

Du reste,  
à jamais...



**Aya Razani**

**Du reste,  
à jamais...**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08613-2

*À un oncle parfait,  
À la personne qui a cru en moi,  
À ceux qui étaient là.*



# Préface

Quand le soleil s'était couchée sous les nuages de New York, je venais de quitter l'hôpital où j'avais perdu l'un de mes chers. Dès que mes pas abordèrent Brownsville, je sus que rien ne serait comme avant et que les ténèbres de mon enfance viendront me chasser encore pour nuire mon présent. Surtout après l'apparition de cette personne qui me suivait partout où je vais. Qui est-il ? Comment une personne pourrait facilement se trouver dans un monde de vengeance et de sang ?

Qui reste à jamais après la perte ?





## **Tout commence par une fin**

Ce noir, cette obscurité me fait peur, me fait mal. Cette nausée atroce me tarissait l'estomac. C'était étrange comment cette sensation me nouait la gorge d'une telle oscillation légère, m'étranglait et m'étouffait d'affilée. Ce noir m'empêchait de voir, je tâtonnais partout entre ces murs, ces quatre murs qui m'emprisonnaient, muraient mes pensées, me privaient de bouger. La raideur de la solitude se fit plus dure à porter, plus pire seconde par seconde. La douleur, ma douleur incrédule me serrait le ventre que mes pieds ont failli lâcher prise. J'écrasais mes dents de plus en plus afin de résister encore à ma situation lamentable mais... en vain. Ces atrocités me dominaient au point que je deviens asservie par sa force. Mon corps me faisait mal et ma tête commençait déjà à tourner.

« Oh ! Mon dieu... mon dieu... » Répétais-je.

\*\*\*

Les fins traits rouges du coucher du soleil transfiguraient toujours mon visage par cette fenêtre,

quand une main douce se posa sur mon épaule, murmura d'une voix basse telle un léger souffle bien frais :

– Il est mort.

La vie s'arrêta pour moi, mais le temps passe dehors et la vie continue pour d'autres gens comme vous. En ce moment, je ne prononçai aucun mot. Tout était calme dans les couloirs d'hôpital qu'on entendait les battements de cœurs qui s'arrêtaient ou s'arrêteraient plus tard. J'eus le désir vexant de déchirer cette douleur, de casser les fenêtres et en finir par se noyer dans ma lassitude. Je savais que depuis ce jour sa maison ne serait rien qu'une tombe dans un cimetière. Toutes ces pensées envahissaient ma tête. Soudain, on entendit un cri de quelqu'un provenant du couloir à proximité, je me réveillai de nouveau comme si je vivais dans un autre monde emportée par ces pensées mortelles. Je me retournai vers l'infirmière, sentis une douleur dans ma gorge nouée quand j'articulai :

– Il faut vraiment que je le vois.

Je ne croyais pas qu'il pourrait me laisser. Je croyais qu'en le touchant il se réveillerait encore, je croyais que je croyais seulement, rien de plus.

– Serez-vous prête pour le voir ? demanda l'infirmière d'une tonalité monotone.

– Oui, acquiesçai-je.

– D'accord. Suivez-moi.

Des minutes plus tard, je me retrouvai seule dans une chambre de lumière pâle et un peu obs-

cure. Devant lui, devant mon cœur brisé, mon amour, ma vie. Je promenais mon regard sur lui entre la tristesse, l'anxiété et la peur. Peur de le perdre, peur de rester seule, peur de ne plus avoir la force pour continuer, devant son cadavre flétri, desséché. Il s'était fané facilement, comme s'il n'existait jamais entre nous. Un instant après, je reste figée un long moment toujours en penchant les yeux sur lui, James. J'étais abattue, calme mais les larmes inondaient mes joues. Je n'avais jamais imaginé qu'il pouvait mourir. Puis, je posai ma main sur la sienne, mon souffle parcourait sa peau.

– Tu me disais toujours que tu resteras avec moi à jamais.

Je repris mon souffle de nouveau pour ajouter :

– Et maintenant que s'est-il passé ? Réponds moi James s'il te plaît.

James ne répondit pas, je m'essuyai les joues d'un geste brusque mais les larmes coulaient toujours sur mon visage. Je ne parvenais pas à croire qu'il m'avait quitté. Je sentais mon cœur périr, je me sentais mourir à chaque fois que je me rappelais de nos histoires farfelues, nos regards tacites et surtout notre amour utopie. J'avais l'impression que j'étais qu'une pauvre captive jetée dans une oubliette à l'éternité vu que le seul prince qui peut me sauver n'est rien qu'une part d'un monde sinistre.

Ce que la plus part des gens ignoraient c'est que James souffrait d'un cancer du poumon en phase

terminale. Entre les derniers moins de sa vie, il commençait souvent à s'éloigner de ses proches. Cela était de façon probable dû à la fatigue mentale et physique. Ce dernier buvait peu mais fumer trop presque un paquet par jour. Pourtant, James était l'exemple d'une personne simple. D'ailleurs, la simplicité n'est pas faite pour tout le monde sauf ceux que leur vie est assez simple pour être si cruelle.

Quand je voyais ses yeux, je me croyais vivre dans un univers sans contraintes et sans éboulements, plein d'amour et d'espérance. Mais maintenant tout n'est devenu qu'un passé oublié, désabusé. Et le temps s'écoulait... C'était difficile pour moi de pouvoir décrypter cette animosité hideuse qui reluisait dedans, au fond de mon cœur. Effort voué à l'échec à chaque fois que ces sensations abominables se ralliaient au beau milieu de mes pensées confuses. Mes poumons ne se remplissaient de rien, rien qu'un air confiné, en sorte de martyriser mon beau cœur pour avoir aimé. Ça fait mal de me sentir étranglée, ça fait mal de sentir mon sang en train de se renverser vers mon crâne au point que je rougis telle une bougie prête à mourir par un seul souffle placide. Mes os gesticulaient que je perdis toute légèreté, enivrée par son absence. Même mes veines comblaient mes muscles jusqu'à ce que j'aie l'impression d'être écrasée.

Le soleil s'était déjà couché quand je faisais mon premier pas hors l'hôpital, je n'aurais jamais dû imaginer pouvoir le laisser derrière moi, je

voulais qu'il reste à jamais mais rien n'est pour toujours. Minuit sonna, deux heures de route sur ma moto, avec laquelle je fanais encore entre ces ruelles sombres de New York. Il tombait une petite bruine qui s'instillait de mes cheveux ébouriffés, se glissant le long de mon visage dubitatif et décomposé, puis, souilla mon écharpe, se faufila promptement entre sa trame et frôla ma peau froissée. Chaque gouttelette convergeait vers mes veines, enivrait mon délire hideux d'une sorte de frénésie arabesque se glissant de mon crâne jusqu'aux souliers. Mon rude chagrin engourdissait mes pensées, une logique implacable me martyrisait et je pouvais sentir son effet convulsif en moi. Je ne savais pas ce que je faisais là, mais mon esprit était en quête de l'inexistence, le vide où se trouvait mon bien-être. Pourtant, je pouvais réaliser ce qui m'entourait. Ça fait longtemps que je n'avais pas posé les pas dans ce quartier, depuis mon enfance. Ce quartier, m'avait trop donné : des parents, James, des amis, une vie. En revanche, il avait tout pris après avoir tout offert. Il avait pris ma mère d'une façon intolérable et le faite de décrire cette scène est encore un contrainte qui me glaçait les paroles. Elle était morte rien qu'à cause de mon père. Les meilleurs et les pires moments de ma vie resteraient là pour toujours. Je ne savais quelle sorte de démence m'avait pris pour venir ici, et faire vivre tous ces leurres que j'avais jadis ressentis. Ça me torturait le faite de penser à tous ces crimes commis entre ces ruelles. Je savais, mais peut-être qu'ici était le seul lieu